

Bertrand Laverdure

LECTODÔME

roman



Le Quartanier

Celui qui vient aujourd'hui au monde est destiné à une vie intellectuelle beaucoup plus intense qu'il y a cent mille ans, et pourtant, malgré cette intensité de sa vie individuelle, son intelligence se trouvera, pour ainsi dire, beaucoup plus *socialisée*; précisément parce qu'elle est bien plus riche, elle possédera beaucoup moins en propre. De même pour sa sensibilité.

– JEAN-MARIE GUYAU, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*

Mais où est-ce que je prends donc tout ce temps pour ne pas lire tant de choses ?

– KARL KRAUS, *Aphorismes*

À la mémoire de Thomas Braichet
(1977–2008)

I

LES QUATRE AS

JE ME REPOSE.

Je m'assoupis. Je ne fais que me reposer.

Depuis le début, je ne tiens qu'à m'étendre sur le lit, les bras en croix, la joue gauche sur l'oreiller, les jambes et le torse sur le matelas. Je n'ai rien lu aujourd'hui et je ne lirai plus rien avant une heure de l'après-midi. Je suis un lecteur. Ce que l'on nomme dans les maisons d'édition un « membre du comité de lecture ».

Mais il n'y a pas de comité de lecture, pas de réunion au sommet, pas de conciliabule étrange d'où émaneraient des décisions évidentes et libres, positives et démocratiques. Si je suis un lecteur, c'est que j'ai une vision bien à moi de la littérature, de ce qu'elle devrait être, des boutons à coudre sur les

manches de ce roman, des fermetures éclair à poser tout au long de ce récit, de la longueur idéale des élucubrations détestables des écrivains.

Je règne sur les fantômes du monde des lettres. Au fond de moi, je serai toujours Hercule devant les écuries d'Augias. Je me consacre à ma vie de soldat anonyme. On m'envoie au front des mots des autres, des liasses imbuables et larmoyantes de monsieur Patenaude et de madame Lefebvre, de monsieur Hogarten et de madame Willoska. L'incroyable amas des manuscrits pollue ma conscience.

Qui ne s'assommerait pas sur le premier mur venu en constatant la folie des hommes, leur désir irrespectueux de nous imposer leur malheur et leurs opinions? Si ce n'était que de moi, je ferais voter une loi contre les livres exécrables.

J'exècre de fait tous ces bonimenteurs, ces adorateurs de la liberté d'expression. Que les gens s'expriment, exultent, désaltèrent leur ego, déversent leur fiel, racontent leur maladie, va, c'est nécessaire, mais qu'ensuite ils se soient mis dans la tête de publier ces mères de vinaigre, ce sirop épais – je dis non! Idiotie crasse. Tuez-moi toute cette bande de criards, rasez-moi de la face de la terre ces bataillons de l'expression humaine.

Je me repose.

1. Les quatre as

JE NE DIS PAS que je me rétracte, que je perds le nord, que je regrette quelquefois. Mais je sens une fatigue, et ma sérénité s'ébrèche.

Je lis parce que les tourments des autres font partie de mon travail. Je lis parce qu'à travers les lignes maladroites des pires fictions pointent les pires vérités et les drames les plus communs. Et je ne dis rien des désirs extravagants.

L'authenticité est la maladresse des écrivains.

SI JE BOUGE, C'EST QUE LA TERRE est ronde. Si je m'emporte, c'est que le talent est partout, sphérique, omnipotent, imparable, floconneux et trouble.

Qu'apprenons-nous en lisant un bon livre, un livre qui nous affecte et nous émeut ?

Qu'apprenons-nous exactement ?

En quoi cette expérience nous enrichit-elle, nous permet-elle de transcender nos préoccupations de vivant ?

Les livres sont les archives de notre agitation. Nous vivons à l'époque de la *pax americana*, de la démocratie à sens unique, imposée comme remède universel. Nous l'écrivons banalement dans des études lues par des êtres à la myopie corrigée au laser.

Lectodôme

Nous nuancerons, nous éviterons de généraliser, d'y aller de sentences à l'emporte-pièce, de slogans réducteurs. Mais nous arriverons aux mêmes conclusions : la brutalité mène le monde.

Je suis membre d'un comité de lecture depuis bientôt six ans. Je lis, je lis, je lis en me persuadant qu'il s'agit d'une extension de mes compétences estudiantines.

Pour le moment, mon frigo est à moitié vide, mais ma détermination est intacte.

Parce que je veux être le nihiliste de service, le désengagé du monde, je me suis trouvé un autre travail minable qui me permet de me plaindre.

Je travaille dans un dépanneur Couche-Tard, trois jours semaine, pour honorer mes obligations de locataire et mes petits bonheurs de consommateur culturel.

Je suis un idéologue, et la littérature s'accommode parfaitement de cette tare. Elle la nourrit et l'encourage, la diffuse et la bichonne.

* * *

CHAQUE LECTEUR PORTE en lui un commentateur. Le vacuum qui s'interpose entre lui et les mots, il se réjouira de le décoder comme une matière fragile.

1. *Les quatre as*

Champollion est le maître des lecteurs, l'amiral.

À tort, on attribue un rôle clé aux lecteurs des maisons d'édition. Sincèrement, ce serait de la désinformation que de défendre cette rumeur.

La langue est un code, et la littérature use des rouages de ce code pour modeler des espace-temps qui mettent en scène les hommes. Les inventeurs de langue sont les écrivains premiers, puis viennent ensuite les stylistes et les historiens.

La littérature, cette vieille rengaine, ce vieux sac de cuir grignoté, existe encore, et elle n'est jamais plus présente qu'au milieu de ses ennemis : l'indifférence, l'ignorance et la paresse des hommes.

J'habite au 3270, rue Sherbrooke Est, appartement 4. Je ne lis pas sans prendre de pauses.

Marcher est ma seconde occupation. Je marche vers le nord, vers le sud, vers le nord-est, le sud-est, le nord-ouest, le sud-ouest.

C'est la sensation de continu que je cherche, l'effet plan-séquence. Une marche réussie est une marche où je deviens un spectateur, un espion.

Mes penchants d'espion m'incitent à remarquer les plaques commémoratives, les affichettes, les restes de papier collé sur les poteaux, les journaux abandonnés et les bacs à recyclage débordant de livres sales, de feuilles remplies de mots.

Lectodôme

*This tablet commemorates those in the service
of the Canadian Pacific Railway Company who,
at the call of the king and the country,
endured hardship, faced danger and finally
passed out of sight of men by the path of duty
and self-sacrifice, giving up their own lives
that others might live in freedom,
let those who come after see to it
that their names be not forgotten*

Tout à côté des anciennes usines Angus, fixée sur la brique de l'immeuble qui abrite maintenant le CECI (le Centre d'étude et de coopération internationale), une plaque de cuivre, véritable tableau, plutôt sculpture, bas-relief, évoque des chars d'assaut, des bateaux, des avions, des canons, étirés par l'effet de perspective, accompagnés de soldats à cheval, à pied, de capitaines et de commandants. Cette plaque commémorative rend hommage aux travailleurs de la CP qui ont perdu la vie en participant au premier conflit mondial.

Cette plaque est un livre. Elle contient l'essentiel de ce que l'on doit retenir de la vie.

Sa présence n'est plus remarquée, et personne ne s'arrête pour méditer son message. Or, dans ces quelques lignes, nous lisons déjà l'inexistence des ouvriers canadiens-français de la CP qui ont fait don

1. Les quatre as

de leur innocence à la nation. Pas de français sur la plaque. Un mémorandum unilingue anglais, féroce-ment royaliste. La loi économique s'appliquait alors, elle s'applique maintenant. Pas de grandeur impériale sans omission.

Maintenant, ce passage : « *endured hardship, faced danger and finally / passed out of sight of men by the path of duty / and self-sacrifice [...]* ».

Cette phrase n'est-elle pas un résumé de l'expérience qui consiste à vivre parmi les hommes ?

Intuition d'un rédacteur maintenant oublié. Cette phrase transcende le bête labeur du soldat, la mécanique abrupte des commandements. Cette plaque dit que ces employés, après avoir subi les rigueurs de leur tâche et le danger perpétuel d'être vivant, étaient passés outre à la vue des autres hommes en choisissant la route du devoir et celle du sacrifice personnel.

Que savons-nous exactement de la route du devoir et du sacrifice ? Nous savons qu'elle mène à cette frontière qui nous dérobe au regard des autres.

Si je ne te vois pas, existes-tu encore ?

J'EN ÉTAIS LÀ, à surprendre le regard des autres, à télescoper leur champ de vision. J'arpentais la vie avec des lunettes conséquentes, offrant aux autres leur ticket de présence. Avec le temps, je me suis

mis à noter les inscriptions trouvées sur mon parcours, à ramasser les déchirures de journaux, les prospectus piétinés ou les lettres abandonnées dans la pelouse humide.

Chaque matin apporte sa récolte de mots. Cueillette aisée, en tout temps.

Ce jour-là, j'étais revenu avec toute une plaque, le texte d'un hommage rendu à des hommes sacrifiés pour la nation.

Cette prise me suffisait.

* * *

QUATRE MANUSCRITS m'attendent sur ma table.

Je ne m'en occupe pas.

Le principal bonheur dans la lecture est le bonheur de flâner. On écoute de la musique sans préconception. On habite le temps.

Les manuscrits sont des bouteilles échappées d'un cargo en péril. Ce sont des entités patientes.

Pas les auteurs.

C'est parfois touchant, la naïveté. Quelqu'un à Saint-Rémi ou à Ville Mont-Royal attend. Il m'attend. Il sait qu'un procès public lui a été intenté. Il a reçu son accusé de réception. Il attend. Solitaire ou grégaire, indifférent ou malade, il attend. Je l'ausculte, je

1. *Les quatre as*

soulève une page, lis une ligne, feuillette avec désinvolture. J'examine la lettre jointe. Je lis trois pages du milieu puis deux pages de la fin.

On me donne deux semaines pour lire quatre manuscrits. On me lègue un quota de pages, toujours le même, on s'ajuste à moi, jamais plus de 150 000 mots. Un être humain normal qui vit jusqu'à quatre-vingt-quatre ans, bien entraîné, qui maîtrise la langue française et possède une curiosité moyenne représente environ quarante-deux mille pages de confessions et de journal écrit. Alphabétiser la terre au complet entraînerait la disparition de la plupart des espèces sylvicoles.

Si éduquer était aussi facile que d'assujettir par la force, nous peinerions moins à imposer la bonne foi.

Je ne me réjouis pas de lire pour la énième occasion un roman historique bâclé ou une histoire vraie cousue de fil blanc et détestable tellement les prêches habituels dégoulinent entre les lignes.

Je ne compte pas non plus les romans d'horreur ou les livres thérapie, les journaux personnels et les délires fantastiques. Ne me prenez pas pour un cynique. En soi, il n'y a pas de bon sujet de roman. Tout est permis, tout est recevable. Disons qu'il s'agit plutôt d'une question de métier, de connaissances

générales et de pratique. En quelques paragraphes, je repère les incultes et les dérangés, les appliqués et les consciencieux. Tout le monde a au moins écrit un poème ou une histoire dans sa vie.

Malgré mon irritation, je conçois qu'il est important de prendre le temps de féliciter toute personne qui a terminé une ou plusieurs nouvelles, un roman ou un essai. Quoi qu'il advienne de ces manuscrits, vous avez devant vous un explorateur sensible. Ne le moquez pas. Par un curieux effet de perspective, il est plus vivant que vous. C'est un révélateur, et il vous tient en joue. Il laissera un testament plus vrai que toute succession notariée. Dans le pire des cas, c'est un naïf fragile, dans le meilleur un témoin troublé, peut-être même un écrivain.

* * *

HIER APRÈS-MIDI, JE SUIS ALLÉ visiter la basilique-cathédrale Marie-Reine-du-Monde. Je flâne, je vous ai dit. La lecture est un métier ponctué de pauses. Soyez patient.

J'utilise le point, les deux-points, la virgule. Je n'ai que trois amis qui ne sont pas rebutés par mon laconisme et mon profond désir de solitude : Pascal, Courrège et Maldonne. Pascal me boude, Courrège

1. Les quatre as

m'écrit encore, et Maldonne ne me parle plus depuis que je lui ai dit que je décommandais nos rendez-vous sexuels.

Dans la semaine, je ressens à deux ou trois reprises ce désir de parler et d'attendre une réaction, ce désir de toucher des gens que je connais, de me révéler comme un verre vide pour me remplir ensuite de l'eau du monde.

Hier, je n'ai pas ressenti cette urgence. J'étais fin seul. Je venais de lire *Je suis né*, de Perec, et Georges m'avait inoculé son ascèse, sa méticuleuse passion de la solitude.

Je vogue dans les livres puis je respecte ensuite l'état dans lequel ils me laissent. Ce n'est pas que je sois influençable. Après tout, je suis un lecteur de profession. On me paye pour mesurer le vrai et le continu. J'accepte que les livres me changent, mais je ne vous impose pas d'en faire autant. Chacun sa complexion, chacun son innocence et sa fonction. Je n'ai jamais tenté, en trente-quatre ans de lecture, de vérifier l'engagement de mes confrères, de m'assurer que le livre avait été lu, que la matière avait été saisie. Beaucoup plus libre qu'un spectateur de cinéma, moins contraint, technologiquement parlant, qu'un usager du web, le lecteur est d'abord et avant tout un tactile, un sensuel et un artiste, maître

de sa lenteur. Ses effectifs comprennent la contemplation, la photocopie (comme la photosynthèse pour les plantes), la durée, le poids et l'effeuillement de la complexité.

J'ÉTAIS DONC SEUL sur le parvis. Le petit bureau du guide avait été déserté. Il n'y avait qu'une femme âgée qui fumait.

Je ne me signe pas, et c'est tout à fait dans le ton.

Georges Delfosse a peint toutes les toiles marouflées qui ornent les côtés de la basilique. Une autre époque me parle. Lire le même livre plusieurs fois transforme notre état. Surtout si ledit livre se veut un livre de conseils, un livre de poésie à méditer, un livre fantasmagorique qui promet un mode de vie à interpréter. Je les comprends beaucoup plus qu'ils ne le croient. Je suis des leurs. Je les crois.

Je cherche un dépliant. J'en trouve un. Il n'y a pas de guide, le dépliant suffira.

* * *

LE COUCHE-TARD à côté du métro Joliette, mon travail de soir. Mais ce n'est pas assez précis de dire qu'il le jouxte : j'ai toujours eu l'impression qu'il était imbriqué dans le métro, joint à lui par un tissu conjonctif indécélable.

1. Les quatre as

Lumière jaunâtre, briques jaunes, éclairage violent. Voilà ce qui m’environnait.

J’avais revêtu avec la gêne habituelle ma chemise bleu marine de marque Town & Country, grandeur large, fabriquée au Canada, composée de 65% de polyester et de 35% de coton. Le hibou à la Vittorio, l’oiseau rouge qui cligne de l’œil, côtoyait les lettres de l’entreprise brodées sur ma chemise, le tout devant supposément rassurer les consommateurs sur mes bonnes intentions et mon professionnalisme. Enfin, sur mon autorisation à les servir.

Bête de cirque, comme toutes les bêtes de logo, le hibou rouge qui cligne de l’œil ne menaçait personne. Il instaurait cette espèce de rapport de complicité que j’allais développer moi-même avec tous les clients du dépanneur. J’étais complice de leur fringale, de leur malnutrition, de leurs plaisirs passagers, de leur pauvreté, de leur rage et de leurs petites obsessions.

Dans les années 70, l’Office québécois de la langue française considérait comme un problème la multiplicité des appellations pour décrire (ou désigner) un magasin du coin – incluant des anglicismes comme « magasin d’accommodation » de *accommodation store*. Alors l’Office recommanda le terme « dépanneur ». Contrairement à une attention similaire en France en 1987 (en 1987, le gouvernement français a voulu populariser le terme « bazarette » pour désigner ces

Lectodôme

petits commerces, ce qui ne fonctionna pas), « dépanneur » fut rapidement intégré au vocabulaire des deux langues officielles. Les Montréalais anglophones sont d'ailleurs les seuls Canadiens qui achètent leur bière « au dép ».

Article de Christopher DeWolf paru dans *Maisonmeuve Magazine*, n° 7, février 2004, p. 12.

Pourquoi ce type de commerce avait-il prospéré à ce point, pénétré nos vies, notre littérature, envahi nos univers citadins ? À Montréal, il y a plus de dépanneurs que de boîtes à lettres !

Je risque une explication. Au début des années soixante, le système de distribution des compagnies de cola et des grands conglomérats alimentaires explose. Les centres d'achats poussent dans les champs, s'installent partout, deviennent des entrepôts disséminés là où résident les contribuables, la classe moyenne. Dans les quartiers pauvres et même dans les quartiers cossus, on jugeait sans doute qu'être trop éloignés de ces centres de service de nourriture nuisait à un approvisionnement moderne, à une vie maintenant régie et nourrie par la prospérité agréable.

À l'époque où les commerces, au Québec, étaient encore fermés le dimanche et n'ouvraient pas vingt-

1. *Les quatre as*

quatre heures, la plupart des gens ont développé le besoin de se procurer leurs collations rassurantes, leurs produits de première nécessité, leurs cigarettes, leur bière et leur cola en parcourant une distance confortable à pied. Le centre d'achats avait été pensé en fonction de la voiture, de sa capacité de transport, de son long rayon d'action et des pétrolières qui jubilaient de cette manne. Tandis que les dépanneurs avaient été conçus pour le marcheur.

Centre d'achats = prendre sa voiture.

Dépanneur = marcher.

Selon cette logique marchande, les dépanneurs ont reproduit le système de vente des centres d'achats, mais à une échelle réduite. Les propriétaires de ces PME nouveau genre avaient compris qu'il fallait offrir à leurs clients marcheurs les aliments qui se vendaient le mieux, les conserves à la mode, et tout ce qui peut amuser les enfants qui s'initieront, pour la plupart, aux premiers échanges monétaires dans ces petites écoles de l'achat. Dans les supermarchés, il était nécessaire de créer des postes d'emballeurs et d'offrir la livraison à domicile. Dans les dépanneurs, puisque les gens ne venaient y acheter que quelques produits à la fois, l'emballeur a perdu de son utilité, mais on a bien vite cédé à la tentation d'imiter le service de livraison des supermarchés.

La plupart des supermarchés ont vu le jour dans ces petits villages commerciaux en bordure des autoroutes. Le concept de supermarché unit pour de bon le commerce de détail et la distribution alimentaire. Monde pétrolifère et routier, monde de l'impermanence. Un monde dans lequel un poulet emballé a une date de péremption, et une chemise de chez Zellers aussi (la mode suivant des cycles saisonniers).

Tout dans la vente est périssable, parce que l'absolu n'est pas commercial.

Dans certains cas, le périssable nous conforte, parce qu'il ressemble à un absolu. Nous trouverons toujours sur les étagères les boîtes de conserve Campbell de crème de champignons ; dans la plupart des Zellers, les sacs poubelles en plastique Glad, les produits nettoyants Vim, les Chiffons J, du Ajax et des serviettes de bain, du Drano, de l'eau de Javel La Parisienne et du Spic and Span. Le monde de la propreté ménagère et de l'entreposage alimentaire lutte justement, par tous les moyens, contre les interminables assauts du dépérissement, du désordre et de la poussière. Enduits bienveillants qui viennent satisfaire nos intérieurs anodins, nos estomacs habitués et notre fantasme d'une nourriture impérissable. Je défends ma vie contre les taches et les

1. Les quatre as

résidus. Je lutte pour la propreté de ma conscience. Je suis un Nord-Américain.

Les résidus sont le début de la mort ; la conservation infinie des aliments, un de nos rêves édéniques.

* * *

ENCORE DES MESSAGES pathétiques de Maldonne.

Elle tient à moi. Triste euphémisme. Trois messages sur mon répondeur. Moi qui pensais revoir pour la troisième fois *L'amour en fuite*, c'est plutôt les revenants de *L'heure du loup* qui viennent me persécuter.

Je vis dans un film de Bergman.

La folie est un thème banal en littérature. Comme tout bon lecteur, je me suis nourri plus d'une fois de ses mystères et de ses crises. En fait, quand le personnage de la femme du peintre, dans *L'heure du loup*, interprété par Liv Ullmann, demande à son mari si, selon la logique curieuse du partage qui règle la vie de couple, ses délires de peintre la visiteront un jour, se mettront à pousser sur elle comme les racines d'une plante adventice, sa naïveté ne se veut pas risible. Cette femme simple, devenue amoureuse d'un grand artiste, se pose pourtant la bonne question. Le

couple ne ressemble-t-il pas, justement, à une sorte de machine de clonage mutuel? Imperceptiblement, les écarts se cicatrisent, les fonctionnements mentaux se joignent.

Nous sécrétons sans arrêt des paroles qui annihilent ce qui déborde de l'union de deux personnes.

Tout se réalise sous le régime de la parole, en surface, mais intérieurement ce flot de mots, ce flot d'hormones se nourrit de l'énergie réactive suscitée par la rencontre de deux individus. Ces deux cellules ont comme mandat de se fondre en une seule. En bref, tout doit se transmettre, tout ne cesse jamais de réagir et de s'adapter.

La folie, donc, est transmissible. Mais jusqu'à quel degré?

Maldonne s'était amourachée de moi après une nuit de beuverie. Soirée lambda, scénario citadin convenu. Un 5 à 8 dans un bar quelconque, une invitation à fêter chez Pascal, la solennelle marche de fin de soirée à la recherche du restaurant 24 h le plus près, une poutine italienne, et mon bras sur son épaule, les vacillements avant les au revoir, mon corps qui par automatisme se colle contre le sien, puis la phrase quelconque, toujours sans valeur, qui s'échappe de sa bouche.

Je me réveille le lendemain matin : mal de bloc, courbaturé, les remords ordinaires volant au-dessus

1. Les quatre as

de ma tête, et un léger sentiment de bien-être qui m'enveloppe. Je récupère.

MALDONNE : Ça va, tu ne rêves pas trop ?

GHISLAIN (*laborieusement*) : Qu'est-ce que tu me prescrites, si je n'en peux plus ?

MALDONNE (*se rapprochant de lui, l'embrassant*) : Tu sais ce qui me ferait plaisir...

Le vaudeville convient parfaitement aux jeux matinaux des amants. La sexualité met en scène une grande variété de lazzis, qui, selon des modèles imaginés par des scénaristes des années soixante, se perpétuent dans la vie de tous les jours sous des formes simplifiées.

Avec Maldonne, je ne me souviens pas d'avoir ressenti autre chose qu'un désir insoutenable de performance. Nous théâtralisions tout. Du déjeuner aux sorties, des ébats sexuels à la vie sociale. Quelques mois de cette médecine avait réussi à m'indisposer grandement, non pas parce que cette tension improvisatrice m'ennuyait, au contraire, c'était plutôt qu'elle commençait sérieusement à me miner. Sa passion continuait à croître, se stimulait même de mes hésitations, de mes doutes, tandis que je perdais peu à peu toutes mes ressources, toutes mes motivations.

Je me renfrognais, et elle refusait de l'admettre.

Elle cognait à ma porte à des heures indues. Elle

m'inondait de courriels, pulvérisait tous les records d'appels téléphoniques.

Assez sournoisement, je m'étais alors efforcé de réduire nos rapports à une sexualité récréative.

Le ridicule de mes convictions d'alors me désole d'autant plus que j'avais, à cette époque, la certitude que notre pacte irait puiser chez l'autre des ressources insoupçonnées. Belle naïveté.

Elle s'insurgeait, savait contourner mes défenses. Elle m'avait à l'usure.

Les sirènes chantaient. Je m'enfonçais des bouchons dans les oreilles. Le calme revenait. Si je retirais les cônes orange de mes conduits auditifs, les sirènes redoublaient d'ardeur, élaborant de nouveaux hymnes à la nuit.

* * *

LIRE EST UN acte civique.

Les vrais autodidactes sont des citoyens privilégiés.

Je n'ai pas la prétention de me considérer comme tel. Je suis un lecteur de romans et d'essais, de poésie et de journaux.

Mes capacités de lecteur ne vont pas au-delà. Pourtant, je connais des lecteurs déterminés, des autodidactes fervents, qui n'ont réellement besoin

1. *Les quatre as*

que d'un livre, que d'un manuel d'instruction pour tout saisir, tout assimiler, tout mettre en branle. Les autodidactes sont avant tout des personnes intelligentes. Ils forment une catégorie de lecteurs pour qui les livres sont des portes sur le monde, des révélateurs.

Mes livres ne possèdent pas toutes les réponses. Ce sont pour moi les sources d'une individualité anarchique, de rêveries intellectuelles sur le monde.

L'amateur de livres pratiques ne provient pas de la même famille de lecteurs. Nous ne parlons pas la même langue. Nos bibliothèques s'opposent. Nous ne visitons pas les mêmes sites historiques. Il préférera les labos d'inventeurs, les résidences de politiciens, les sites de batailles déterminantes. Je choisirai les maisons d'écrivains, leurs salons, leurs chambres.

Lecteurs à résultats, lecteurs à impressions. Le monde se divise toujours en deux.

La première catégorie regroupe tous les lecteurs de livres pratiques et d'histoire. Ils apprécient le détail, la précision technique, les théories appliquées. Pour eux, lire est un acte civique parce qu'il permet d'intégrer toujours plus d'informations sur leur environnement. Ce sont des encyclopédistes qui s'ignorent.

Les lecteurs à impressions font partie d'une autre tribu. Celle des affectifs et des philosophes. Le monde est pour eux un grand livre ouvert, magique, un conte perpétuel, un univers d'individus éclectiques et complexes. Pour ce type de lecteur, dévorer un roman ou lire attentivement un recueil de poésie devient un acte civique.

Ce qui fait pour moi un livre : l'habilité artistique d'un individu à saisir toutes les nuances de son appartenance au monde réel, au monde physique, au monde mental, et sa capacité à les transcender.

Puisque son lien au réel est plus immédiat, la tribu des pratiques a tendance à tenir pour un divertissement anodin le programme de lecture des impressionnistes. J'en suis conscient, mais ce n'est pas sérieux.

Il y a, dans cette conception du monde particulière aux pratiques, une volonté d'action sur le réel qui tiend lieu de *modus vivendi*. Si vous ne pensez pas comme ça, vous êtes relégué derrière ceux qui suivent des *soaps* à la télé.

Tandis que, chez les impressionnistes, la lecture est une fin en soi, un acte civilisateur, une expérience philosophico-esthétique se suffisant à elle-même, complète en tant que telle. Pour parfaire le tableau, il faudrait parler de patience expérimentale et de vérité.

1. *Les quatre as*

Le lecteur de roman cherche un moyen de se plonger dans le monde, de saisir toute la subtilité des liens entre les individus, de recueillir des impressions fines et parfois excessivement allusives sur le mouvement des êtres. Le lecteur de roman et de poésie s'intéresse aussi au fonctionnement de l'appareil phonatoire, et aux réussites créatives de la langue. Par souci éthique, il n'oublie pas les animaux et les plantes qui lui répondent dans leur idiome anthropomorphique, qu'il se plaît à traduire. Le lecteur pratique l'accuse ici d'infantilisme, mais le lecteur impressionniste lui rétorque qu'imaginer l'existence d'un Dr Dolittle, et compatir dans l'absurde aux souffrances animales grâce à un personnage né de l'imagination, procure plutôt une espèce de soulagement rieur et diminue l'angoisse de ne pouvoir communiquer totalement avec ses amis quadrupèdes et sextupèdes. Le lecteur impressionniste sait bien que l'on soigne l'imaginaire par l'imaginaire.

On l'aura compris, je fais partie de la catégorie des lecteurs impressionnistes, et je ne m'en porte pas plus mal.

Mon ami Pascal, par ailleurs, fait partie de la catégorie des lecteurs pratiques, des autodidactes légèrement sardoniques envers ceux de ma catégorie. Je ne m'en tire jamais facilement. Je n'ai jamais été à l'aise avec des amis placides.

* * *

JE MANGE MAL puis je me précipite au cinéma pour aller voir des nullités, des sérénades et des farces. La passivité du spectateur me convient, voire l'hébétude. En général, puisque je lis des manuscrits raseurs qui traitent de tous les problèmes de la vie en société, j'ai développé en réponse à cette corvée intellectuelle une thérapie par le cinéma grand public, une catharsis par le pur *entertainment*.

Lire est un travail. Trop de livres intelligents et raffinés sont disponibles. Je ressens une honte profonde si j'obtempère à la publicité et au *buzz* de l'heure. Je n'ai pas cette dévotion pour le cinéma. Pour le livre, c'est autre chose.

Je n'ose pas me divertir par la lecture. Ce n'est pas du snobisme. Seulement une marque de respect envers une activité qui nous a enseigné à vivre pleinement et qui nous a appris à penser. Je fais partie de la secte des idolâtres du livre.

Je ne suis pourtant pas un type sinistre. Je parlerais plutôt d'un jeu du « Jean dit », dont l'un des participants, en l'occurrence moi, refuserait de suivre les règles, tout en restant témoin de la partie. Je me retire du monde. J'assume mon rôle de témoin, de piéton inactif en constante méditation devant ce

1. Les quatre as

qu'il voit, ce qu'il lit. Ce n'est pas encore le stade spirituel, dernière marche vers la sagesse philosophique et personnelle, comme l'a avancé Kierkegaard. Ça ne relève pas non plus du stade esthétique, si l'on poursuit dans la même voie. Ce serait plutôt une espèce d'entre-deux.

J'appellerais cet état le stade du lecteur.

Le stade du lecteur nous propulse dans le monde du *lectodôme*.

Et le lectodôme est un état de concentration complexe qui permet, grâce au décodage d'une suite de lettres tracées ou imprimées, de reproduire à volonté cette sensation de détachement du monde, cette impression d'effectuer un travail de précision sur un objet fragile, posé devant nous. La phrase que vous lisez présentement, ces mots que vous déchiffrez plus ou moins rapidement, votre œil qui a déjà fini de balayer cette succession de virgules, fonctionnent dès lors en mode lectodôme.

Incidemment, la lecture est mon travail et, comme dans toute profession, on en vient à s'identifier à un modèle que les stéréotypes reliés à notre poste véhiculent. La lecture est devenue, pour moi, une espèce de rituel d'existence. Je suis obnubilé par la pratique de cet art – car c'en est un.

J'ai fait imprimer un t-shirt **LECTODÔME** en typo Cooper Black orange sur coton vert foncé. J'ai vécu

une crise d'idolâtrie et je ne m'en repens pas. Occupation fétichiste et pathétique, j'assume.

Le livre est une porte privilégiée sur la multitude, la diversité, les savoirs et les sensibilités les plus disparates. J'en suis toujours convaincu. En lisant pour les éditeurs, en rédigeant des rapports de lecture, des notes, des commentaires, des appréciations critiques dans les marges des manuscrits, j'intégrais cette vérité. Je la vivais à cette époque au jour le jour. J'avais atteint le stade du lecteur. J'accédais à volonté au mode lectodôme.

Mon accession au stade du lecteur avait décuplé mes facultés critiques. Je tolérais de mieux en mieux le fardeau de la recommandation et du refus.

J'étais entouré de lecteurs non professionnels, souvent plus cultivés que moi, mes amis, mais j'étais devenu un lecteur qui, lui, pouvait revendiquer son professionnalisme.

C'est-à-dire que je lisais maintenant pour gagner de l'argent.

C'était donc un réel travail, ce sacrifice qui nous achemine, comme tout sacrifice, jusqu'au rideau derrière lequel nous quittons le regard des hommes.

* * *

1. Les quatre as

MALDONNE ÉTAIT UNE FÉRUE d'Hubert Aquin, une maniaque. Elle avait réussi à dénicher un exemplaire dédicacé de *Prochain épisode* dans une bouquinerie de la rue Laurier. Elle n'avait pas posé de questions quand le libraire lui en avait demandé 100\$. Comme toute bonne rate des bouquinistes et des soldeurs de livres, elle savait que des Hubert Aquin dédicacés étaient difficiles à trouver. Aquin dédicacait peu. C'était un buveur, un fou de course automobile et de sexe, mais, semble-t-il, un dédicaceur parcimonieux.

L'offre et la demande. Dans le monde des vendeurs de dédicaces, c'était une science inexacte, un conte gothique mystérieux.

Il n'y avait pas de statistiques ni de répertoires des dédicaces d'écrivains qui pouvaient intéresser les hordes d'aficionados. Aucun registre ne nous garantissait qu'il ne s'agissait pas d'un faux, que l'auteur n'était pas un dédicaceur compulsif, ou que la rareté du livre ou de la paraphe dudit écrivain était bel et bien réelle.

Le monde des librairies d'occasion, des vendeurs de livres rares et d'antiquités livresques fonctionnait selon des voies impénétrables, fantomatiques, étranges. Il fallait d'abord plus ou moins adhérer à cette fratrie d'initiés au papier jauni.

Lectodôme

Maldonne et moi étions membre de ce club. Notre profession de foi avait été dûment enregistrée dans les multiples FileMaker, Access ou autres logiciels de gestion de ces prêtres du livre.

François Côté nous connaissait. Les rechigneurs flavescents du Chercheur de trésors savaient qui nous étions, et les autres, barbus, à chat, à lunettes ou sans hygiène corporelle et à cheveux collants, nous avaient remarqués, certains connaissaient notre nom, sinon nos goûts.

Nous faisons partie de la famille. Nous étions, nous aussi, des chercheurs de trésors.

* * *

DE MES AMIES, Courrège est sans doute la plus polie et tout à la fois la plus démonstrative. Elle travaille à la Grande Bibliothèque.

On la retrouve souvent au premier étage (bien que les employés de la BANQ suivent un cycle humain de relocalisation perpétuelle, question de ne jamais s'ennuyer au travail). Il s'agit de l'étage consacré à la littérature. Sur les tablettes soigneusement rangées, propres à souhait, la littérature québécoise a été disséminée parmi les autres littératures nationales. En traduction française, s'entend. Plus

1. *Les quatre as*

aucune peur du ghetto socioéconomique ici, nous avons été insérés dans le monde sans chichi. De voir Marie-Claire Blais tout près de Beckett nous donne toute la dimension de ce grand espoir fébrile, mais nous rassure aussi sur la légitimité de nos attentes culturelles. Nous faisons le poids, nous avons une place à prendre. S'il y avait eu des olympiques de la culture, notre équipe se serait qualifiée.

J'émetts des vœux pieux? Peut-être. Reste que pour vivre en zone urbaine, il faut lire. La partie est alors partiellement gagnée.

Mes amis et moi tentions d'augmenter le taux de lecture ambiant. Courrège, qui portait un nom de parfum et s'en moquait, beauté amorphe, silhouette dénuée de sex-appeal plongée dans un anonymat corporel duquel elle préférait rire, avait cette faculté rare chez les lecteurs de percevoir la réalité sous ses côtés les moins décevants. Courrège était une lectrice optimiste. Cas rare. Je me nourrissais de ses engouements et de ses enthousiasmes. C'était pour moi une messagère de l'intelligence, une assidue de la bourse des convictions qui fluctuaient avec l'air du temps et les commentaires fatalistes des intellectuels médiatisés.

J'enviais sa bonne humeur, qui ne frisait jamais l'exaltation.

Personnalité agréable, elle était aussi une abon-
née des quiz télé. Elle rêvait de tout connaître, et elle
était fascinée par cette propension des jeux télévi-
sés à récompenser un participant qui possédait les
connaissances requises pour répondre à une ving-
taine de questions pendant une émission.

La culture pouvait rapporter. La culture valait son
pesant d'or. La culture méritait notre attention.

La culture avait aussi ses athlètes.

Tendant son index, qu'elle frappait sur le coin
d'un comptoir, elle nous avait souvent parlé de ces
athlètes, de ces mémorisateurs hors pair qui faisaient
le bonheur des chaînes de télévision. Courrège était
une de ces joueuses. Pas la meilleure de toutes, pas
la plus flegmatique non plus, mais assez perspicace
pour souvent se qualifier et faire partie du 13% des
gens qui savent, des gens qui répondent, des gens
qui activent leur mémoire pour le bénéfice de ceux
qui en ont besoin.

Je ne saurais dire si Courrège était réellement
plus cultivée que mes autres amis.

Que Pascal par exemple, qui semblait ne jamais
être pris au dépourvu dans une conversation, qui
citait toujours les bons noms et se trompait peu dans
les références qu'il faut étaler si on veut prouver

1. *Les quatre as*

devant un spécialiste qu'on est à même de participer à un échange avec lui.

Maldonne savait tout sur Hubert Aquin et sur quelques cinéastes et auteurs. Tomber dans ses champs d'intérêt, c'était avouer notre ignorance et la superficialité de notre savoir.

Courrège était plutôt agitée, pressée de poser des questions, de tout retenir.

Elle avait le profil de l'étudiante perpétuelle. Jamais tout à fait en confiance avec ce qu'elle avait acquis, mais jamais non plus déclassée ni ridicule. Elle enregistrait les informations, les classait, les compilait, les digérait selon des régimes d'étapes organiques conséquentes. Son métabolisme épistémologique fonctionnait parfaitement.

Moins portée sur le téléphone que sur les courriels, Courrège m'adressait deux ou trois messages par semaine. Elle profitait de notre amitié pour m'imposer le feuilleton de sa vie privée – ses tentatives de séduction et ses bons coups.

C'est donc hier, en recueillant son énième message, que j'ai appris qu'elle avait participé au pilote d'un jeu-questionnaire à Télé-Québec.

* * *